

Pour sortir au jour

Catherine Leroux

Number 151, December 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85422ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, C. (2016). Pour sortir au jour. *Moebius*, (151), 9–14.

CATHERINE LEROUX

Pour sortir au jour

C'est ici que je viens pour penser à toi.

Au bord de ce bout de torrent sage qui te ressemble, je m'assois et je me raconte qui tu étais. Je te récite notre enfance, nos jeux, nos rires et nos fièvres.

Je te parle de ce qui t'a conduite ici, comme si nommer tes erreurs pouvait les renverser, ou leur donner un sens. Pourtant, je ne peux rien te reprocher, Inès. Tu voulais tellement.

La première fois que je l'ai vu, mon cœur s'est liquéfié. Je marchais à l'ombre des tombes, sondant les prémisses du boisé, lorsque j'ai aperçu ses reflets dans les broussailles.

C'était trois jours après les funérailles, deux semaines après ton embolie. Je te pensais perdue, dissipée dans la boue. J'ai scruté la pente du cimetière, puis ce sillon gorgé d'eau. Tu étais là. Tu t'étais rassemblée dans cette éclisse de rivière, petit miracle dans une ville qui a effacé ses veines pour y poser ses artères.

J'ai voulu te rattraper. J'ai suivi le courant.

Je suppose qu'en août, ce ruisseau n'est plus qu'un filet, mais en avril, alors que tout coule et roule vers le pied du mont Royal, il est large, fort, noir de fonte et de rage. Il sent la boue, le vent. Il sent toi.

J'ai dévalé avec lui la montagne pour arriver à une sorte de réservoir. Là, il s'apaise, enfle, respire avant de plonger sous terre. Quand la lumière frappe selon un certain angle, les reflets sur l'eau semblent remonter le courant.

Il a peut-être un nom, mais je l'ai baptisé Ruisseau à Rebours, comme ce village gaspésien où nous avons

campé. Je me souviens du chuchotis de l'eau qui s'infiltrait jusque dans notre sommeil, et des rêves qui t'avaient submergée toute la nuit. Tu t'étais réveillée avec un secret. Nous avions quinze et seize ans, c'était le début de l'âge des non-dits.

Maintenant, c'est moi qui me tais. J'aurais dû informer maman, elle qui se désole presque autant de ta mort que de l'absence d'une sépulture convenable. J'aurais pu dire à Miguel que j'ai retrouvé ta trace, l'endroit où la montagne t'a mangée. Mais je ne peux m'y résoudre.

Chez nous, tu es encore partout, surtout quand les enfants sont là. Lila te dessine en rouge, en reine, en merle. Janie veut savoir quand sa tante cessera d'être morte. Ariane s'est mise à l'origami; elle te plie des animaux pointus comme des canifs.

Il n'y a que Paul qui s'interroge sur l'aspect plus matériel de ta disparition. Je devine ce qui le taraude. C'est le fait que nous t'avons perdue deux fois. La première lorsque ce caillot a migré vers tes poumons, la seconde sous la pluie battante, quand l'employé du centre funéraire a échappé l'urne, dispersant tes cendres sur le parterre du cimetière. Je brûle de lui parler du Ruisseau à Rebours, mais je ne veux pas le troubler davantage. Rien n'est plus inquiétant que l'eau qui ne revient jamais.

Les semaines où Seth a les enfants, je viens chaque jour. Je le retrouve toujours au même endroit, à l'entrée du cimetière. Les allées et venues des oiseaux qui le peuplent m'aident à le repérer. Je le longe jusqu'au point où il devient souterrain.

J'avais l'habitude de m'arrêter là, mais un jour, en rentrant chez moi, je l'ai entendu. Il courait sous une plaque de métal, au milieu du chemin de la Forêt.

Certaine qu'il s'agissait bien de lui, de vous, j'ai suivi ta rumeur sur Springgrove, puis sur Roskilde, pour voir le jet resurgir à côté d'un parc et louvoyer sur les parterres des manoirs avant de finalement traverser le terrain du couvent.

Je ne saurais t'exprimer à quel point cette découverte m'a remplie de joie, d'un espoir débordant. Je me suis agenouillée pour embrasser la surface de l'eau. Je l'aurais

bue; je m'y serais couchée si son lit avait été plus large, je t'aurais étreinte, ma sœur, lavée dans ton courant irréversible. Ton ruisseau comme un animal qui plonge et remonte là où on ne l'attendait plus, un poisson, un huard, un cachalot.

Les Montréalais marchent sur des dizaines de rivières enfouies, abruties de béton, abreuvées de déchets. Toutes ces coulées où se sont baignés des êtres anciens, autour desquelles se sont construits clans et villages, ces rives où dormaient des strates d'histoire ont tout simplement été effacées de nos consciences. Sauf celle-ci.

Il y a quelques jours, j'ai aperçu Miguel. Il se tenait devant ta pierre tombale, la tête inclinée. Je me suis dit que ça lui ressemblait bien de prier sur une tombe vide.

J'ai repensé à votre rupture, à la manière dont tu n'avais jamais regardé en arrière lorsqu'il était parti, tandis que je m'apitoyais encore sur le départ de Seth deux ans après notre séparation. J'ai toujours admiré ta capacité à te tourner exclusivement vers le futur. Ma vie est tissée de nostalgie – celle de ma jeunesse, des premiers jours de mes enfants, de mes anciennes amours et même des civilisations disparues auxquelles je consacre mon travail. Ma maison est un musée d'objets dont je n'arrive pas à me défaire.

Toi, tu n'accumulais rien, ne revisitais ni joies ni peines. Tu ne tenais aucun inventaire des efforts vains, des coups reçus, des déconvenues. C'est ainsi, je suppose, que tu as perdu le compte de tout ce que les médecins t'avaient fait avaler.

J'ai suivi Miguel de loin, jusqu'à ce qu'il regagne sa voiture. Sur la lunette arrière, un autocollant, *Bébé à bord*.

Sans réfléchir, j'ai pris une poignée de boue et l'ai lancée sur la vitre. J'ai raté ma cible de quelques centimètres; il n'a même pas ralenti. Il t'aime encore, Inès. Il ne pourra jamais arrêter.

Quand je vois mon reflet dans l'eau, je me rappelle combien nous étions semblables. Inès et Isis, les sœurs allitérées, nées à douze mois d'intervalle, presque jumelles, indissociables l'une de l'autre. Nos corps en parfaite

symétrie, lancés dans les mêmes courses, sur les mêmes patinoires, au fond des mêmes piscines, mangeant les mêmes gâteaux, dansant sur les mêmes airs. Deux corps capables d'actes identiques, jusqu'à ce que.

La canicule fond sur l'été. J'ai décidé de t'écrire.

Chaque fois, je m'installe sur ma pierre, toujours pareille devant ton eau qui n'est jamais la même. Autour, il n'y a que de la mousse.

Je me concentre sur le mouvement du courant puis je me penche sur ma feuille. J'esquisse des formules, des mots de passe pour que tu arrives à bon port. Des incantations, priant les dieux de te laisser poursuivre ta course sous la terre. Je t'ai déjà dit que les Égyptiens appelaient leur livre des morts *Le Livre pour sortir au jour*?

Je plie la feuille en forme de barque, tel que me l'a appris ma fille aux doigts agiles, à l'esprit souple. Mon Ariane qui, comme tous les enfants, verse d'un monde à un autre sans le moindre effort.

Je pose l'embarcation sur notre Styx miniature, notre petit Sanzu personnel, et je le regarde flotter vers le pays à l'envers d'où tu me lis, la main comme toujours collée à ton ventre. Quand je me couche, le soir, j'imagine un poisson qui y nage.

Quand tu as appris que tes chances de tomber enceinte naturellement étaient presque nulles, j'en étais à ma troisième grossesse. Celle-là non plus n'était pas planifiée ; j'étais débordée, découragée et folle de joie. Siderée aussi par cette différence cachée dans nos ventres en apparence identiques. Nous nous retrouvions toutes les deux flouées par nos corps, l'une à l'endroit, l'autre à l'envers. L'une vers l'amont, l'autre vers l'aval.

Les tests, la chirurgie, les hormones, l'insémination artificielle, les hormones, le prélèvement d'ovules, les hormones, la fécondation in vitro, les hormones, les hormones. Je t'ai regardée te démener pour que ton ventre se bombe, lutter pour que ton mari persévère avec toi, incapable de te forcer à ralentir, incapable de partager avec toi ce que je possédais pourtant en abondance. Je t'ai vue grossir, maigrir, grossir encore et dépérir, je t'ai vue perdre l'homme que tu aimais parce qu'il n'en pouvait plus de

cette course; j'ai presque vu ce foutu caillot se former au creux de tes artères. Personne n'aurait pu arrêter son avancée; personne n'aurait pu t'arrêter. Tu déferlais.

Il a plu tout le mois d'août. J'ai fait couper mes cheveux. Paul a mémorisé chaque os du corps humain. Janie a cessé de prononcer son nom «Zanie» et Ariane a adopté un hamster. Lila a appris à nager. Seth a une nouvelle amoureuse. J'imagine qu'elle est maigre, tatouée, vegan, j'imagine qu'elle conduit vite et baise mal.

Je t'ai écrit sans arrêt, des centaines d'heures noyées dans l'encre, suspendue à tes flots.

Bientôt tu gèleras, tes grenouilles et tes écrevisses sombreront dans un sommeil glacé et je devrai attendre le printemps pour vous retrouver.

Ou peut-être pas.

Peut-être qu'il est temps que je remonte chez les vivants.

J'aurais voulu, dans ma dernière lettre, te glisser quelque chose de plus, Inès, une vérité, un signe magique. Mais après deux saisons à chercher, le seul sens que je suis parvenue à saisir est celui du courant.

J'ai plié ma missive en forme d'ibis, et j'ai marché plus loin que le réservoir, plus loin que le chemin de la Forêt et que les manoirs d'Outremont, à travers la cour des sœurs, à l'ultime endroit où j'ai encore accès à toi avant que tu ne fondes dans l'obscurité.

Délicatement, j'ai posé mon oiseau sur tes flots et je l'ai regardé disparaître. Je suis restée à l'ombre du couvent.

Je voulais te faire des adieux, je voulais que tu m'aides à retourner à ma vie, à l'élargir, à la propulser vers l'avant. Je voulais que ça fasse moins mal.

Au bout d'une heure, je me suis levée. J'ai jeté un dernier regard à l'endroit où ton eau tombe sous terre.

Puis, je l'ai aperçu. Mon ibis de papier.

Il voguait à contre-courant vers l'amont.

Vers moi.

